Hors du temps, hors du monde ?

Cécile Treffort

▶ **To cite this version:**

Cécile Treffort. Hors du temps, hors du monde ?. L'Actualité Nouvelle-Aquitaine : science et culture, innovation, 2018, Comunautés d'existence, 121, pp.16-21. halshs-01845317

HAL Id: halshs-01845317
https://shs.hal.science/halshs-01845317

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

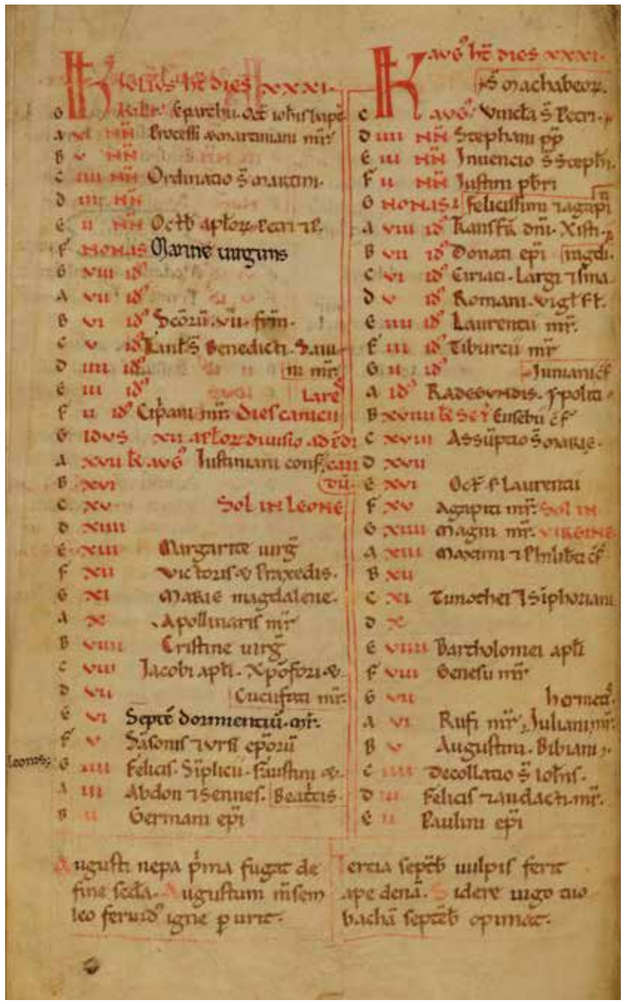
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À l'écart du monde, les moines vivent au rythme des offices. Pourtant, cette affirmation n'est pas si évidente. À quelle temporalité et dans quel espace évoluent les moines ?

Par **Cécile Treffort**

Hors du temps, hors du monde ?

Au Moyen Âge, la vie monastique se distingue du «siècle» – entendons, de ce monde terrestre où toute chose humaine est changeante – par un temps, un espace autre, ancré dans des valeurs spirituelles intangibles. Parfois comparé par les chercheurs contemporains à une utopie, le monastère fascine, apparaissant tantôt comme refuge, tantôt comme territoire d'expérimentation sociale, souvent comme monde idéal où l'égalité et la fraternité se construisent grâce à une règle commune et une contrainte librement consentie. Ce temps, mesurable, et cet espace, localisable, sont tous deux bien réels, vécus par les moines qui, tout en tendant vers une vie angélique, n'en restent pas moins hommes. Mais temps et espace sont ici sublimés par la pensée de Dieu et du monde céleste, qui les placent au cœur d'un système relationnel théoriquement affranchi de considérations politiques, économiques ou sociales comme l'autorité, la richesse ou la naissance. Une organisation propre de la vie collective, rendue possible par le retrait du monde et la clôture, semble donc en contradiction avec la perméabilité des frontières entre l'intérieur et l'extérieur que laissent supposer les sources, notamment pour la période centrale du Moyen Âge, marquée par la prééminence de la règle bénédictine ou de celles qui, à partir de la fin du XI[e] ou début du XII[e] siècle, en dérivent. Pourtant, ce paradoxe est sans doute moindre qu'il n'y paraît au premier abord.



Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Rituel de Sainte-Radegonde, page du calendrier pour juillet et août. Médiathèque François-Mitterrand de Poitiers, ms 40 (132), fol. 12v°.

On y trouve la mention des jours (selon le système romain des calendes, nones et ides), quelques notations astronomiques et l'indication des fêtes principales, notamment celle de sainte Radegonde, indiquée en capitales dans la colonne de droite.

C. Treffort

Le tombeau de Pierre de Saine-Fontaine dans l'abbatiale d'Airvault.

Le temps du moine, certes, est strictement tributaire du calendrier et des heures liturgiques qui s'égrènent, du matin au soir, en scandant la vie quotidienne de la communauté, travail manuel, repas, repos. La règle de saint Benoît (rédigée en Italie au VI[e] siècle et dont l'usage est généralisé au IX[e] dans l'empire carolingien), les «coutumiers», documents descriptifs qui la complètent à partir du X[e] siècle, et tous les livres liturgiques, nous permettent ainsi de connaître le déroulé de la journée d'un religieux en fonction des saisons, ou plutôt de l'année liturgique, dans une conception cyclique organisée par les calendriers.

VIE HUMAINE, TEMPS DIVIN

Ce temps rythmé par la célébration communautaire s'inscrit aussi dans une perspective linéaire, historique, qui commence, pour l'institution, à sa fondation, et pour l'individu, à sa naissance ; scandée par des rites de passage dont le plus important, pour le moine, est bien évidemment la prise d'habit marquant son entrée en religion, elle le conduit jusqu'à la mort. Militant plus que tout autre pour sa foi chrétienne, le religieux pense aussi, en permanence, de manière eschatologique, au moment de l'Apocalypse qui sonnera la fin des temps avec le retour du Christ, la résurrection, le jugement dernier, la séparation des bons et des mauvais. Alors, le temps sera aboli et les âmes, réunies à des corps immatériels, rejoindront un lieu sans espace, sans limite. À ce titre, on ne doit alors pas s'étonner que la pensée de la mort, de la résurrection et du salut, voire la présence physique des morts, soit tellement prégnante, sous une forme ou sous une autre, dans le cadre monumental qui sert d'écrin à la vie monastique.

ESPACE TERRESTRE, CITÉ CÉLESTE

En ce qui concerne l'appréhension de l'espace, on observe également un emboîtement d'échelles. Au sein du monastère bénédictin, les bâtiments sont communs : dortoir, réfectoire, salle du chapitre, cellier, etc. L'espace conventuel est avant tout modelé par le groupe, structuré par le pragmatisme, enchanté par une spiritualité qui fait du cloître une image du paradis. Il faut veiller à ne pas se méprendre : la constance d'une organisation idéale (relayée par les plans types des manuels et ouvrages de vulgarisation) n'a de valeur qu'heuristique, car prise à la lettre, elle donnerait une image figée, donc fausse, d'un monde multiforme, qu'on se place à l'échelle du monachisme tout entier ou seulement d'un ordre. Pas plus que la règle de saint Benoît n'était un «projet utopique», il n'existe de «plan idéal» objet d'imitation servile, pas même celui de Saint-Gall, réalisé au début du IX[e] siècle, sauf à considérer le modèle comme archétype, non comme prototype.

Cependant, l'espace «monastique», c'est-à-dire vécu ou pensé par les moines, s'étend bien au-delà des murs de l'abbaye, avec, tout d'abord, l'espace environnant, le «désert» tant recherché bien que souvent plus métaphorique que réel, puis, plus loin, l'ensemble des

Cécile Treffort est professeure des universités en histoire du Moyen Âge, ancienne directrice du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'université de Poitiers et du CNRS. Spécialiste d'histoire religieuse et culturelle, elle dirige le programme de recherche *Aquitania Monastica*.

dépendances : les prieurés, petits établissements où résident quelques moines, mais également toutes les propriétés de l'établissement, qu'on appelle le «temporel», bois, champs, vignes, salines, moulins, voire église paroissiale. Le contrôle et la gestion de ces biens plus ou moins éloignés nécessitent des déplacements hors de la clôture, certes limités dans le temps et restreints à certains membres de la communauté, mais qui les mettent bien en relation avec le monde extérieur. Le réseau monastique, dont l'étendue est proportionnelle à l'importance des abbayes, est renforcé par des liens spirituels qui unissent certains établissements entre eux, soit sous forme de confraternités de prières, soit par le biais des rouleaux des morts circulant entre institutions religieuses pour demander des prières pour l'âme d'un défunt.

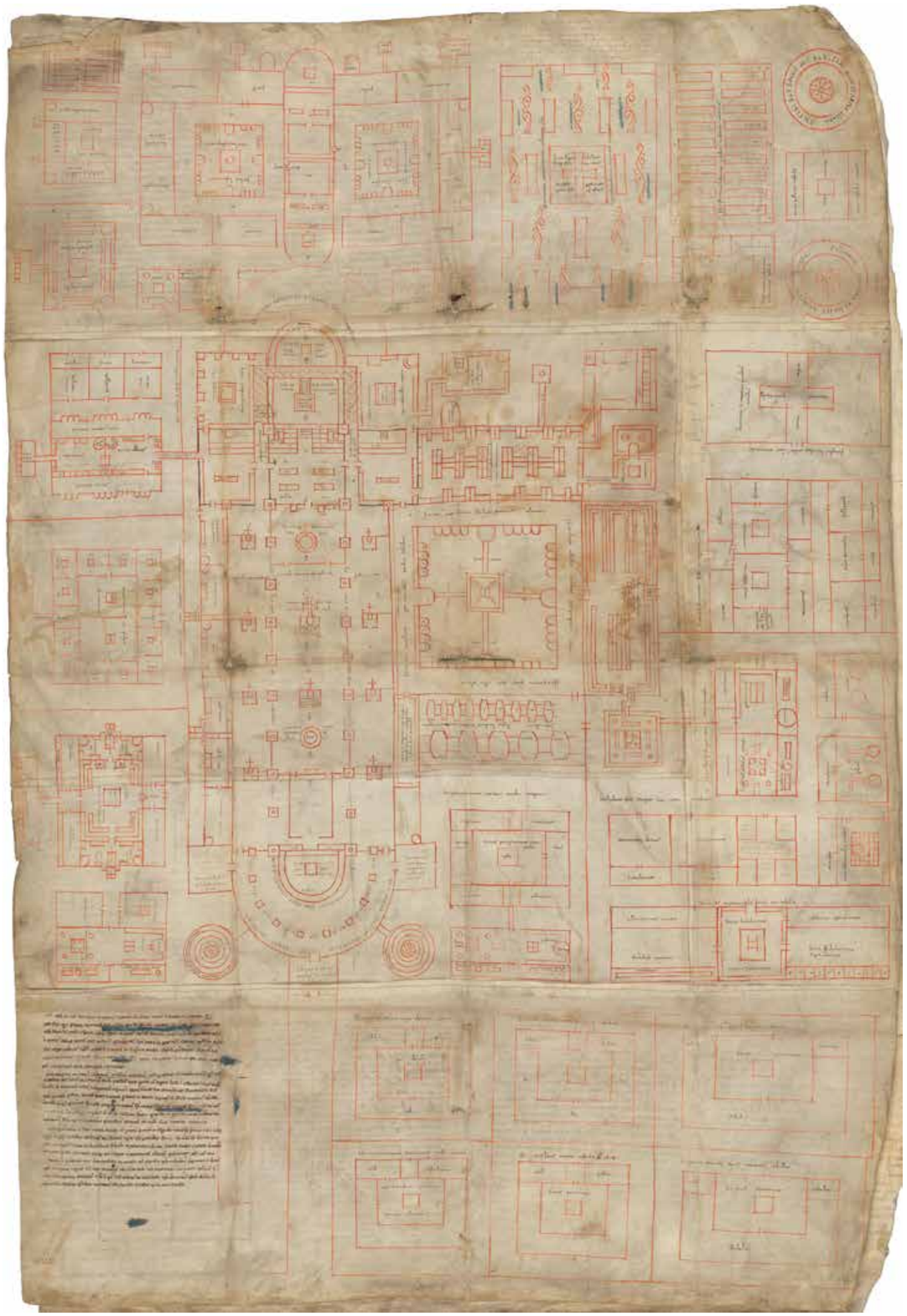
UN ÉTRANGE PARADOXE…

À partir d'une règle devenue tardivement texte d'autorité, relu, adapté à la manière dont on rejoue inlassablement la même pièce de théâtre, avec une mise en scène et des interprètes toujours renouvelés, le monastère est finalement moins temps ou espace que tradition vécue par un groupe qui se définit par un système relationnel original. À l'intérieur de la communauté bénédictine médiévale, l'organisation quotidienne relève non d'une sujétion absolue à une autorité hiérarchique, mais de la communauté elle-même, qui se dote d'un guide et emprunte au mode familial du temps une partie de son vocabulaire, de son fonctionnement et de ses valeurs. À l'extérieur, un compromis s'installe par de nombreux biais : par le partage des terroirs, de leur mise en valeur, de leurs ressources ; par une harmonie sociale garantie par la complémentarité des rôles respectifs de ceux qui prient, qui combattent, qui travaillent les uns pour les autres ; par la préservation de certains liens familiaux ; ou encore par la convergence des temps et des pratiques liturgiques. En choisissant de s'isoler par la clôture, les moines ne se coupent pas vraiment du monde, ils s'en retirent pour mieux construire un référent de VI^e^ admirable, à défaut d'être imitable, par la société toute entière, dont ils continuent à faire partie intégrante.
Dans sa conférence «Des espaces autres», prononcée en 1967 et publiée en 1984, Michel Foucault définissait les «hétéropies», concept proposé en regard de celui d'utopie, comme des espaces qui «ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis». D'une certaine manière, cette définition pourrait s'appliquer aux abbayes bénédictines du Moyen Âge central : grâce au retrait et à la clôture, les moines semblent avoir paradoxalement vocation à ouvrir pour l'ensemble du peuple chrétien un espace infini, le Ciel, dans un temps absolu, l'Éternité. Ce qu'on appelle, en un mot, le Salut. ■

Photo aérienne de l'abbaye de Fontdouce, commune de Saint-Bris-des-Bois, Charente-Maritime.

ECAV Communication

Plan du monastère de Saint-Gall, réalisé vers 820. Stiftsbibliothek de Saint-Gall, ms 192. On y voit, autour de l'église centrale, un cloître avec tous les bâtiments conventuels, puis, au-delà, des bâtiments pour les novices, pour l'abbé, le cimetière, une école, ainsi qu'une multitude de constructions destinées à la production, au stockage, à l'élevage, aux activités artisanales.



Fascinants rouleaux des morts

Relecture contemporaine du trajet d'un «rouleau des morts» (voir *L'Actualité*, n° 117 spécial «Sentiers et chemins») utilisé au XIIIe siècle pour annoncer la mort de l'abbé de Solignac, Hugues, en 1240, à plus de trois cent cinquante communautés religieuses, cette carte illustre la fascination qu'exercent aujourd'hui encore ces documents. Inspirée de représentations médiévales, puisant à l'imaginaire funéraire foisonnant de notre société contemporaine qui, paradoxalement, cache ses morts et ses deuils, elle se nourrit également de l'image que cette même société, désacralisée, se fait d'un monde médiéval irrigué en profondeur par une religion chrétienne puissante et salvatrice.
La projection dans le temps et dans l'espace du peu que l'on sait des porteurs de rouleaux, capables de parcourir des centaines de kilomètres pour constituer ou réactiver une communauté de prière en vue du salut des âmes, nous fait ainsi réfléchir sur notre propre perception de la finitude humaine. *C. T.*